Available online at www.sciencedirect.com
ScienceDirect
Transfusion Clinique et Biologique 13 (2006) 226–230
TRANSFUSION CLINIQUE ET BIOLOGIQUE
http://france.elsevier.com/direct/TRACLI/

Article original

Éthique et transfusion : reposer les questions

Blood transfusion and ethics: new questions

D. Sicard

Hôpital Cochin, université René-Descartes, 27, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 75679 Paris cedex 14, France

Disponible sur internet le 28 septembre 2006

Résumé

Président du comité consultatif national d'éthique, le Pr Didier Sicard évoque les problèmes que soulève le don du sang dans une perspective éthique : dès lors que la crise du sang contaminé a conduit à une focalisation sur la réduction du risque transfusionnel, la préoccupation sécuritaire a été assimilée à une exigence éthique, un point de vue qui peut être questionné. L'auteur propose de reconsidérer la nature du don non rémunéré et de ne pas mépriser le don rémunéré là où il existe. Au plan de l'utilisation du sang, il conteste les solutions auxquelles a conduit la recherche du risque zéro, notamment le recours excessif à la pratique de l'autotransfusion ou la diminution de l'usage du sang dans des situations où il se serait naguère imposé. En partant de la question du sang, cet article en vient à interroger les peurs de notre société et pose la question des usages abusifs du principe de précaution.
© 2006 Publié par Elsevier Masson SAS.

Abstract

Chairman to the French Institutional Review Board, Professor Didier Sicard raises blood donation issues from an ethical standpoint. The contaminated blood scandal focused on the necessity of reducing transfusion risks and regarded blood safety as an ethical mandatory requirement, a debatable subject to deal with. The author proposes to reconsider the nature of unpaid blood donations while advising not to scorn the remunerated gift when such is the case. As for the use of blood, he questions the solutions based on a zero risk perspective, in particular an excessive auto-transfusional practice or a restrictive use of blood, lately regarded as essential. Starting from the blood donation concern this article leads us to think over both our society's fears and the precautionary principle abuses.
© 2006 Publié par Elsevier Masson SAS.

Mots clés : Transfusion sanguine ; Éthique ; Principe de précaution

Keywords: Blood transfusion; Ethics; Precautionary principle

Il est remarquable que, dans une telle enceinte, les gens se parlent calmement : sans grandes envolées lyriques, et qu'on aborde les problèmes de fond. N'appartenant pas au monde de la transfusion, qui constitue l'un des domaines les plus passionnants de la médecine, j'ai toujours été frappé par la chape de plomb qui entoure les problèmes réels. On m'a demandé de réfléchir sur l'éthique et la transfusion. Je ne vais pas parler du principe de précaution qui a été d'ailleurs largement évoqué aujourd'hui, dans des termes que je partage. Je vais simplement faire part des questions que je continue de me poser en reprenant certaines des choses qui ont été dites dans la table ronde.

Adresse e-mail : Secretariat.pr-sicard@cch.ap-hop-paris.fr (D. Sicard).

1246-7820/$ - see front matter © 2006 Publié par Elsevier Masson SAS.
doi:10.1016/j.tracli.2006.07.003

On voit très bien qu'il y a une sorte de contradiction croissante entre l'intérêt du donneur dont l'exclusion est vécue avec violence, l'intérêt du receveur, l'intérêt même de la santé publique, qui pourrait trouver dans la transfusion un moyen de se glisser dans l'intime biologique, et l'intérêt du politique, qui est actuellement au premier plan, et qui nous emmène je ne sais où…

La France dans ce domaine a donné le mauvais exemple, parce qu'à partir du moment où un pays met des exigences sécuritaires au-delà du raisonnable, les autres pays sont tétanisés devant ces exigences. Cet effet d'entraînement continue.

Il est vrai que le don du sang ne ressemble à aucune autre activité médicale. J'ai été très frappé le 12 septembre 2001, quand Yasser Arafat a appelé les journalistes : il était sur un

lit en train de donner son sang pour les victimes des tours du WTC américaines et non américaines. Même si je ne suis pas sûr que le don du sang soit très développé au Moyen-Orient, il montrait ainsi que, le premier geste de solidarité pour un être humain, c'est de donner son sang. Donc, la transfusion et le don ont encore, dans une société de plus en plus égoïste et individualiste, une fonction de vigilance et, peut-être, de lien de la communauté humaine, un lien qui finit par être de plus en plus rare. Cela dit, j'ai l'impression que cette façade se lézarde, et pas uniquement pour des raisons sécuritaires. Il y a quelques dilemmes éthiques qui me semblent de plusieurs ordres.

1. Reposer la question du bénévolat

Premièrement le bénévolat : on n'enfonce pas les portes ouvertes, et je poursuis ici l'intervention de Monsieur van Acken. L'idée de « don bénévole » m'agace : un don est toujours bénévole ! On parle aussi de don « non rémunéré », mais que serait un don rémunéré ? Cette adjonction permanente d'adjectifs au don est étrange et écarte des questions fondamentales. Il est évident que le don du sang constitue une référence éthique par excellence. Cette simple évocation de la rémunération du don a toujours fait frémir l'ensemble des spécialistes de la transfusion sanguine. Pour mes prédécesseurs à la présidence du Comité consultatif national d'éthique, Jean Bernard et Lucien Sève, qui ont participé aux débats des années 1948–1949, le don du sang paraissait le fondement même de la réflexion bioéthique de langue française. On ne transige pas avec une telle valeur. Le paradoxe, que je n'arrive pas à évacuer, c'est que cette affirmation du don de sang comme le paradigme de l'éthique — par son caractère volontaire, bénévole et anonyme — qui aurait dû faire de la France le pays dressant une barrière contre les donneurs dangereux, s'est retournée contre ce concept lui-même. La France a le triste privilège d'avoir été le pays développé qui a le plus contaminé de receveurs dans le monde — cela sans aucune comparaison avec d'autres pays, notamment les pays européens, la Hollande, le Luxembourg, la Belgique, l'Angleterre. La France s'est située, sur le plan épidémiologique, dans une situation qui s'est accompagnée de ce qui a pu être appelé un « scandale » — encore que le mot scandale m'ait paru toujours occulter une analyse précise de la situation. Je ne reviendrai pas sur les raisons : les prélèvements de sang en prison, l'offre de tests sérologiques dans les centres de transfusion aux usagers de drogues ou à ceux ayant des comportements sexuels à risque. Il est quand même ahurissant d'avoir mis les tests sérologiques dans les centres de transfusion avant de les mettre dans les laboratoires de ville ou hospitaliers. On sait très bien que cela a permis à un certain nombre de personnes de donner leur sang aux fins ambiguës d'un test. J'ai fait un sondage dans mon hôpital, que je n'ai jamais publié parce que je trouvais qu'il aurait été trop violent ou trop mal reçu. Dans une polyclinique, j'ai fait demander à 500 personnes qui venaient pour diabète, asthme, etc. Si elles avaient donné leur sang et quand ? Est-ce qu'ils se savaient porteurs d'une pathologie ? Est-ce qu'ils se savaient porteurs d'une infection par le virus, hépatite B et C, ou VIH ? Ce questionnaire était totalement anonyme. Il était remis dans une boîte sans que personne ne sache qui avait pu le rendre. Parmi la population qui consultait pour un diabète, un asthme ou une hypertension et qui ne se savait pas porteuse d'une infection virale chronique, on retrouvait la proportion habituelle des donneurs de sang en France, c'est-à-dire entre 2 et 3 %. Parmi les sujets porteurs de l'hépatite B ou du VIH, on arrivait à 15 %. J'ai voulu confirmer ce résultat. Ayant beaucoup soigné des malades atteints par le VIH, j'interrogeais systématiquement tous les malades porteurs de l'infection par le virus VIH sur leur passé transfusionnel. J'ai été assez atterré de constater que le don du sang, à cette période très particulière, a constitué une des façons d'effectuer une sorte de recollement social. Il y avait une visibilité du don du sang en France qui permettait à ces sujets — et j'ai connu personnellement des médecins dans cette situation — parfaitement conscients du risque qu'ils faisaient courir à des receveurs, de donner leur sang avec une certaine publicité alors qu'ils étaient infectés, comme on l'a su ultérieurement.

Allons plus loin au cœur de la réflexion sur le bénévolat. Qu'est-ce qu'un vrai bénévolat ? J'ai été très frappé, à l'Assistance publique, pendant dix ans, par la confusion entre bénévolat et récupération de demi-journées de travail, toujours les mêmes, à la Pentecôte, à l'Ascension — et quelquefois des journées entières. Je me suis toujours demandé ce que le bénévolat pouvait avoir affaire avec un remboursement en termes de journées de travail.

J'ai aussi été frappé, encore récemment, en 2003, par les photographies publiées dans un journal : des parades de médailles — médailles d'argent, d'argent étoilé, de vermeil — avec des personnes parfaitement identifiées. Avec cette visibilité peut-être excessive, le bénévolat et l'anonymat, ne posent-ils pas question ? Dans un tel bénévolat, le contre-don n'a-t-il pas fait perdre l'intérêt réel de l'autre et, par conséquent, les exigences sécuritaires ?

Il est extrêmement difficile de « torturer mentalement », de tourmenter, un donneur généreux, parce que, je le crois quand même, la plus grande générosité humaine s'exprime chez les donneurs et dans les associations. A priori, les donneurs sont des êtres dont la relation à l'autre est tout sauf une relation égoïste. Paradoxalement, comme je l'ai indiqué, hisser ces valeurs citoyennes à un tel niveau, a pu jouer en France un rôle délétère. Il s'est constitué, au fil du temps, une sorte de droit moral à donner.

On parlait tout à l'heure des homosexuels. Nous avons reçu il y a un et demi, une protestation officielle des communautés homosexuelles disant que les homosexuels ne supportaient pas d'être rejetés du don du sang en tant que tels. Selon ces communautés, les hétérosexuels ont aussi des comportements à risque, ce qui est probablement vrai, et d'ailleurs bien plus dangereux qu'un comportement homosexuel fidèle depuis 20 ans. Il n'y avait, pour ces communautés, aucune raison de les écarter délibérément du don du sang, l'homosexualité ne pouvant être invoquée éthiquement comme motif de refus. Mais en évoquant cette question de l'homosexualité, on ne peut pas ne pas faire référence à l'histoire du sida. C'est une histoire très dure : on se souvient, en 1983–1984, des protestations des commu-

Download English Version:

https://daneshyari.com/en/article/1105859

Download Persian Version:

https://daneshyari.com/article/1105859

Daneshyari.com